

Aux maisons de poésie,

A Serge Basso De March, Catherine Berney, Matéja Bizjak Petit, Yves Jacques Bouin, Elodie Bouygues, Magali Brazil, Olivier Chaudenson, Francis Combes, Seyhmus Dagtekin, Brigitte Daian, Jean-Jacques Epron, Annie Estèves, François Ferreira, Fabrice Feuilloley, Jean Foucault, Jacques Fournier, David Giannoni, Sandrine Gironde, Marie Jouannic, Françoise Lalot, Jean-Claude Martin, Gwénola Morizur, Tiffany Morrier, Dolores Oscari, Geneviève Peigné, Marie-Laure Picot, Charlotte Poncelet, Thierry Renard, Jean-Pierre Siméon, Dinos Siotis, Bernard Vasseur, Patrick Verschueren,

Tels que recensés sur internet par le centre national de ressources pour la poésie en juillet 2016,

Bonjour bonjour.

Chères maisons de poésie,

J'aimerais bien que tout le monde habite chez vous comme on entre en terre familière avec le cœur à l'abordage et le corps en entier qui grésille et l'esprit très ouvert, les mains dans l'alphabet, la musique sur la langue et les oreilles capables de saluer chaque voix portée par le vent, chaque fois accueillie, chaque fois généreusement, j'aimerais bien.

Quand je me demande où poser nos valises, je me dis qu'habiter la poésie, ce n'est pas mal, ça paraît prometteur. Nos cartes d'identités devraient être des poèmes, les cartes de séjour aussi, les visas, les actes de naissance et jusqu'aux déclarations de revenus, fiches de salaires, factures, tickets de caisse et justificatifs de domicile. Nous habitons une ode.

Car nous sommes faits pour devenir joueurs, hommes habiles et vertueux, tout éclairés d'envies et tenaces à l'ouvrage, légers, profonds, insistants. Nous sommes faits pour savoir vivre avec malice et sauvagement aussi, nous sommes faits pour bonifier ce que nous recevons d'une exquise façon, hommes de douceurs et de frénésie, nus, nous, inconsolables et heureux.

Par temps de révoltes crasses et d'injustices tueuses de mots doux, pourquoi ne pas mettre le feu aux maisons de poésie, qui n'ont pas leur place dans un monde aussi bête, aussi triste. Dans un monde n'importe quoi, quelques abris de peines consolées ne suffisent pas,

mais il faut partout de la publicité pour la tendresse furieuse, des crieurs, des casseurs de néant, des briseurs de silences contrits, des boîtes à chansons en dehors des casques, de la communication en dehors des plateformes, du quelque chose fébrile, des pancartes sentimentales à vous prendre un coup de beautés par derrière, ou par devant, partout de la poésie balancée en planeurs dans les tranchées, le ministère de la défense en attaques de premiers sonnets et autres bataillons de laisses.

Aux soldats la présente requête, pour implication diplomatique des maisons de poésie : « Ça suffit les coups, soyons morts de rire. Pose dans son cou un baiser plaisir. » Aux camps de réfugiés nous fournissons des outils versificateurs, des tentes élégiaques à arcs embrassés. Nous faisons des odes et des gilets de sauvetage.

Les maisons de poésie sont celles qui envoient à chaque citoyen un passe-droit, le droit de réclamer et de réciter partout sur terre et de bruite avec tant de manières, fraîchement. Elles sont toujours ouverts et gratuites. Les mairies devraient être de ces maisons de poésie, les marchés de nourritures, les nourritures et toutes les maisons. Chaque pièce a le goût des harmonies sonores, l'espace fait silence mêlé d'échos, on compte les mesures, on souffle pour l'éternité au milieu de choses qui font bloc, croches et double croches.

Le poème imbattable ? La tige qui pousse, les racines, la fleur, l'œuf et l'éclosion, les plans et l'arche qui s'élève, le premier cri du

nouveau-né, le battement de nageoires des minuscules tortues, les gros rouleaux de poussières dans l'infini de l'univers, les vis et les boulons, les mouvements de la mécanique écrits sur chaque arrêt de bus, les contours de chaque main et de chaque patte en empreintes si éphémères. Qu'est-ce qui n'est pas poétique ? Pas du tout joli. On ne s'en fiche pas, de ça. Les maisons de poésie doivent brûler véhémentement. Ça s'appelle parler et sentir, apprendre à parler encore et à sentir encore puisque nous sommes là et que nous empruntons. Sonner avec, étouffer les nuisibles, faire l'amour et détruire, instruire aussi, beaucoup, dénouer les douleurs qui nous rendent vraiment cons et austères. Il y a du boulot.

Elucubrations de science-fiction pure et de fausse naïveté, le ton rempli de prières à conjurer les horreurs, rempli de volonté de se fendre la poire. Les maisons de poésie sont des bouffonneries. Ça s'appelle apprendre à jouer. Les flûtes, les tambours, les lyres et les grelots, les pianos et les paniers. Les maisons de poésie sont des prés. Ça s'appelle apprendre à semer. Imaginations de verbiages, les mêmes mots que ceux des journaux, des conversations quotidiennes, des études en anthropologie, des magazines de mode, des manuels scolaires, des livres sacrés, des livrets livrés sous plastique dans des boîtes en carton. Les maisons de poésie sont la mémoire et le futur du langage. Du geste. De l'enthousiasme limpide affinant nos palais.

Cependant, peu d'actes semblaient poétiques. Elles gisaient en ruines dans le berceau des villes. De toutes petites choses. Hé quoi, les

missionnaires des balbutiements lumineux ! J'aimerais ça goûter vos rayons, tomber sur vos bouées dans les rues noyées de foutaises, sentir vos tentacules jusqu'aux lieux oubliés, jusqu'aux vies tristes et sales et comme en un battement de cils, s'acharner à réitérer les vocalises, oser les chœurs dans les monologues aveugles. J'aimerais ça, l'absence de programmes, la cessation des formes encloses et le développement des mots justes, des émotions de passage, des coins de poésie, des flux de poésie, des implications poétiques.

L'intuition derrière tout ça est que chacun cherche sa pulsation et qu'un travail bien fait du côté du son, du sens et du signe semble nécessaire. Les élans poétiques aident. A l'instar des mathématiques et de l'agriculture, de la calligraphie, de l'herboristerie et de la parfumerie, et parce que l'existence suppose le mouvement des corps greffés d'esprits. Des pensées entées sur des veines houleuses. Les bricolages des poètes sont futiles quand la pulsation bat bat bat simplement. Une rose frémissait dans l'ombre d'un grand ensemble.

Voilà. Quel bel outil et combien faible est sa lueur.

Des pages et des pages et des scènes parcourues de micros. Des pancartes et des drapeaux, des affiches, des lettres et des épitaphes, des plumes à la criée, des canots en fleurs et des banderoles tachées de cœurs, des contrats pleins de sang, des étoiles analysées, des alphabets gâchés, quel carnage et combien durables sont les effets. Pas une parole qui s'adresse aux pierres, aux feuilles, aux parapluies.

Pas une adresse de saltimbanques mais des lignes de consignes, des maisons, des sens uniques. Remplacer. Occuper autrement. Balancer des signes évocateurs, dégainer des sons pertinents, inventer le sens de nos fantaisies, et nous aurons l'envie rugueuse et folle de la beauté. N'est-ce pas. Peaux aime.

Finalement, si nous abandonnons les bonnes phrases et les tirades envolées, nous parvenons à ceci : apprendre qu'un pays qui est une nation se dote d'espaces dédiés à la poésie, et pas qu'un petit nombre, c'est à la fois désuet, rassurant et désirable. Ne pas voir le plus possible de tournures qui font du bien à tous, sur tous les murs, les monuments aux morts, les maternelles et les casernes et tout ce qui pourrait l'espèce alors que ça devrait valser, c'est affligeant. C'est scandaleux qu'on ait encore besoin de baraques où fredonner des murmures d'esquisses de musique universelle, alors que partout ça devrait fredonner. Des murmures universels, pas de la vase de nombrils. Des nombrils il y en a plein la mer et plein les benes des camions, pas en grande forme et à qui personne n'adresse rien qui vaille, des pelles, peut-être. Des pansements enfoirés. Le nombril des gorilles et des truites. Nous n'abandonnons pas les bonnes formules et nous devons tirer pour marcher.

Pas pour confesser mais plutôt au nom du festin, des poètes pèlerins.

Bien à vous,
Marion Renauld.

